Quarante-cinquième année. — N° 169. (EDITION DU MATIN) LUNDI 18 JUIN 1900.

L'ADMINISTRATEUR DE L'ECOLE NATIONALE DES ARTS INDUSTRIELS

Journal de Roubaix

TARIF D'ABONNEMENTS. — Roubaix-Tourcoing, le Nord et les départements limitrophes : Trois mois, 5 fr. ; Six mois, 9 fr. ; Un an, 18 fr.
Les autres Départements et l'Etranger le port en sus.
Agence particulière à Paris, 26, rue Feydeau

Bureaux et Rédaction : Roubaix : 71, Grande-Rue. — Tourcoing, rue Nationale, 78
Directeur-Propriétaire : Alfred REBOUX

ABONNEMENTS ET ANNONCES : A Roubaix, aux bureaux du journal, Grande-Rue, 71. — A Tourcoing, aux bureaux du journal, rue Nationale, 78, et à la librairie Watteeuw, rue Saint-Jacques, 30. — A Paris, à l'Agence Havas, place de la Bourse, 8. — A Bruxelles, à l'Office de Publicité, 46, rue de la Madeleine. — A Mouscron, chez M. Henri Lanoye, rue de la Station. — En vente à Paris : aux Bibliothèques de la gare de l'Est, de la gare du Nord et de la gare St-Lazare.

CE NUMÉRO
Comprenant HUIT PAGES
NE DOIT ÊTRE VENDU
QUE 5 CENTIMES

CHRONIQUE

LA PREMIÈRE GARDE DE ROUSTAN

Les Mamelucks ont fait leur soumission.

Cette cavalerie fameuse, réputée invincible, comme l'infanterie du grand Frédéric, a eu aussi son Valmy ! Sa renommée a fondu au soleil des Pyramides, et sous le regard de flamme de celui que les Arabes appellent, avec une respectueuse terreur : « Sultan Kébir, Sultan du feu. »

Bonaparte est entré au Caire en triomphateur, par la « porte des Victoires, Bab el Nasr. » Le scheik El Bekri, descendant vénéré du Prophète, lui a offert un superbe coursier, magnifiquement harnaché, avec le jeune esclave qui le tient par la bride.

Malgré le côté oriental de sa nature et de ses goûts, Napoléon prisait plus les hommes que les chevaux. Son regard d'aigle, passant rapidement sur le pur sang, se fixa sur l'enfant du désert. C'était, lui aussi, un beau spécimen de la race, au teint bronzé, aux dents blanches, aux yeux brillants comme deux diamants noirs. Sa main nerveuse jouait avec un poignard richement damasquiné, passé dans sa ceinture, et il demeurait impassible devant le brillant état-major entourant le général en chef.

— Ton nom ? interrogea ce dernier d'un ton bref.

— Roustan.

— Où est ton père ?

— Près d'Allah.

— Comment est-il mort

— En brave.

— Bien ! approuva Bonaparte, satisfait de ce laconisme. Le scheik t'a donné à moi. Comment trouves-tu ton nouveau maître ?

— Petit, répondit le jeune garçon, mesurant, avec une nuance de dédain, la mine chétive du vainqueur des Pyramides.

Cette opinion, plus sincère que flatteuse qui était celle de la plupart des Orientaux, fit rire bruyamment les généraux Kléber et Dumas, deux colosses, l'un blond, l'autre... nègre.

Bonaparte eut un pâle sourire :

— Tu préférerais un maître comme ceux-là ? Reste à savoir s'ils voudraient de toi...

— Ma foi non, protesta le géant alsacien en secouant sa crinière fauve : ce moricaud ne me dit rien qui vaille, et je ne confierais à son poignard ni ma vie ni ma bourse.

— Moi, déclara insoucieusement celui que les Autrichiens avaient surnommé « Schwartz-Teufel, le diable noir, » je ne crains guère ce joujou-là, mais je crains fort les coliques, et ce drôle serait capable de m'empoisonner.

— C'est le fils d'un soldat et non d'un assassin, observa froidement le général en chef. D'ailleurs ce qui est écrit est écrit ! comme disent les croyants, et il est écrit que tu resteras à mon service Roustan.

L'enfant avait écouté ce débat sans que tressaillit un muscle de son visage de bronze ; mais, à cette décision, un éclair fugitif brilla dans sa prunelle et il répéta gravement :

— C'était écrit !

***

En quittant la tente paternelle, où jamais plus son père ne devait revenir, Roustan était résolu à tuer Bonaparte.

Avide de vengeance, fanatisé par les prédications enflammées qui devaient plus tard armer contre Kléber le bras de Soliman, il s'était juré d'être le libérateur de l'Orient, écrasé sous le poids de celui qu'il se représentait comme une sorte de « Malek Rek (Richard Cœur-de-Lion), » avec lequel les mères sarrasines effrayaient jadis leurs marmots.

Faisant le sacrifice de sa vie avec la stoïque résignation du fataliste, il n'avait qu'une idée qu'un but, arriver jusqu'au général en chef et le frapper au cœur, fût-il entouré de gardes aussi nombreux que les sables du Sahara, fût-il doué d'une force aussi redoutable que le « Lion du Désert », dont il portait le nom !

... A cette heure, l'unique garde, c'était lui !

Il était seul en face de ce Corse chétif et blême, dont la taille dépassait à peine la sienne... et dont les pas ébranlaient le Monde.

Vraiment la tâche était trop facile... l'adversaire ne lui semblait pas digne de lui, et il éprouvait la déconvenue du chasseur, poursuivant un sanglier féroce et se trouvant en présence d'un inoffensif lapereau.

Quoi ! c'était là le vainqueur des Pyramides ! le « Sultan Klébir » dont l'image menaçante et grandiose hantait les rêves des chameliers :

Roulé dans son burnous, couché en travers de la porte, l'enfant du désert regardait l'Homme du destin.

Bonaparte dormait, se fiant à lui... et à son étoile. Et cette confiance paralysait le bras du précoce meurtrier.

Pourtant, il avait juré !...

Rougissant de sa faiblesse, secouant violemment la torpeur qui engourdissait sa volonté, il se leva sans bruit, et lentement, l'œil fixé sur le dormeur, s'approcha de ce lit de camp qui, après avoir reposé les membres fatigués de Napoléon, des rives de l'Arno à celles du Nil, des montagnes de l'Ibérie aux neiges de la Bérésina, devait, misérable fin des choses d'ici-bas, échouer au Musée Grévin.

Bonaparte dormait toujours.

Retenant son souffle, Roustan le poignard à la main, se pencha sur cette tête de César romain dont le sommeil semblait celui d'un dieu...

Soudain, il s'arrêta, épouvanté...

Les paupières s'étaient soulevées : Bonaparte le regardait !

Il regardait de ce regard dominateur du belluaire devant le fauve, de ce regard qui devait faire trembler les rois, reculer la mort...

Et Roustan recula...

Vainement il essayait de vaincre cette terreur folle, irraisonnée, chimérique qui le faisait trembler, lui, robuste et armé, devant un homme faible et sans armes...

C'était irrésistible !

Son œil ébloui se baissa malgré lui, son bras retomba inerte à son côté ; le fer, qu'il serrait convulsivement entre ses doigts crispés, lui entailla la chair sans qu'il s'en aperçut, et quelques gouttes de sang tachèrent le drap.

— Tu t'es blessé ? dit froidement Bonaparte.

De son propre mouchoir, il enveloppa la main de l'enfant, immobile et muet ; puis, le congédiant d'un signe :

— Va dormir et ne fais plus de mauvais rêves.

Et, se retournant contre la muraille, il reprit son somme interrompu.

***

Obéissant comme un automate, Roustan avait regagné sa couche ; mais, en dépit de l'ordre du maire, il n'avait pu y retrouver le sommeil.

De terribles visions passaient dans son cerveau troublé, hanté de funèbres images, et, malgré son stoïcisme, il se demandait anxieusement quel cruel supplice allait lui être infligé.

Serait-il empalé ? fusillé ? décapité ?

Le dernier lui semblait le plus redoutable. Comment l'ange Azraël pourrait-il l'emporter au paradis de Mahomet, par cette fameuse mèche de cheveux, consacrée à cet effet chez tous les bons musulmans ?

L'idée de fléchir Bonaparte ne lui venait pas plus que celle de se sauver.

Le Corse chétif avait pris à ses yeux des proportions surhumaines, et il ne songeait même pas à se débattre sous cette main puissante, comme le passereau aux serres du vautour.

Et, résigné, il répétait mentalement :

— C'était écrit !

Au point du jour, Kléber et Dumas, agités d'un vague pressentiment, se rencontrèrent chez le général en chef.

— Excusez-nous, général : nous étions inquiets de votre téméraire confiance en ce jeune drôle...

— Merci, messieurs, mais le poignard qui doit me tuer n'est pas encore forgé... et celui du pauvre Roustan n'a fait de mal qu'à lui. Il le serrait de si bon cœur pour défendre ma porte, qu'en dormant il s'est coupé les doigts.

Roustan accroupi silencieusement dans un coin, ne sourcilla pas à cette magnanime explication ; mais quand il se retrouva seul avec son maître, il se courba devant lui à la manière orientale et dit simplement :

— Sultan Kébir, tu es grand !

Et cet éloge, arraché à l'enfant du désert, flatta peut-être plus le vainqueur des Pyramides que la parole de Kléber :

— Général, vous êtes grand comme le monde !

. . . . . .

Roustan ne quitta plus Bonaparte général, consul, empereur. A la Malmaison, aux Tuileries comme dans les camps, toujours le fidèle Mameluck couchait comme un chien en travers de sa porte.

Mais il ne fit plus de mauvais rêves !

Des trois généraux qu'il eût pu avoir pour maître : Kléber, qui se défiait de son poignard, devait tomber sous celui d'un autre fanatique ; et Dumas, qui redoutait le poison, devait succomber aux suites de son empoisonnement dans les prisons du roi de Naples.

Seul, Bonaparte, qui n'avait craint ni l'un ni l'autre, devait mourir de sa belle mort... si l'on peut appeler « Sainte-Hélène » une belle mort !

Arthur DOURLIAC.

Informations

UN ACCIDENT A L'EXPOSITION

Paris, 16 juin. — Un accident s'est produit ce matin, à trois heures et demie, dans la partie de l'Exposition située à l'angle de l'avenue de Suffren, et de l'avenue de La Motte-Picquet. La grosse conduite d'eau de 600 millimètres de la Ville de Paris, qui alimente le Château-d'Eau et dessert tout le Champ-de-Mars, a subitement crevé. L'eau a envahi les galeries de l'alimentation étrangère et s'est répandue jusqu'à la salle des fêtes. A cinq heures, les hauts fonctionnaires de l'Exposition arrivaient avenue de Suffren, avec une équipe d'ouvriers, qui ont épongé les planchers et consolidé les bâtiments voisins. L'accident aura pour conséquence l'arrêt momentané des fontaines du Château-d'Eau.

UN GRAVE INCENDIE A ISSY. — QUATRE BLESSES

Paris, 16 juin. — Un grave incendie occasionné par une explosion de chaudière a eu lieu ce matin à neuf heures à l'usine de goudron et bitume Lassaly, 83, rue Camille Desmoulins, à Issy. Quatre ouvriers ont été blessés, dont deux grièvement. Ils ont été transportés à l'hôpital Boucicaut. La moitié de l'usine est détruite.

LE COLONEL PICQUART. — UN DEMENTI DU MINISTRE DE LA GUERRE

Paris, 16 juin. — Le ministre de la guerre dément formellement l'information du « Gaulois » d'après laquelle le colonel Picquart remplacerait à la tête du 1er bureau d'Etat-Major le colonel Lefon de Labedat, après que le conseil d'Etat aurait statué sur le pourvoi de M. Picquart.

LE DISCOURS DU TRONE EN ITALIE

Rome, 16 juin. — Le roi Humbert a ouvert ce matin la session législative : à son arrivée la foule lui a fait un accueil sympathique. Six cents membres du Parlement étaient réunis dans la salle des séances du Sénat ; l'extrême-gauche était absente.

Le discours qu'a prononcé le roi fait appel au patriotisme de tous les monarchistes pour restaurer la dignité du Parlement compromise par les séances de ces temps derniers. « Les institutions ne meurent pas, dit le souverain, et mon devoir est de protéger la constitution. »

Le roi a terminé son discours en faisant remarquer que les rapports de l'Italie avec toutes les puissances sont excellents.

L'ACTUALITÉ, par Henriot

— Ce doit être curieux, en effet, de voir des femmes d'accord.

— Entrons donc là, il paraît qu'il y a un orchestre de dames...

CHOSES ET AUTRES

CALINO A L'EXPOSITION. — Y m'ont bien recommandé de monter sur le trottoir roulant... J'attends pour ça depuis plus d'une heure que la satanée mécanique s'arrête.

***

A la caserne.

— Pour lors, sargent, si on nous fait partir pour la Chine, il va falloir quitter l'uniforme !

— Pourquoi ça, espèce d'andouille !

— C'est que les journaux disent que les militaires, dans ce pays, vont tous se mettre en Pékin.

L'ENLÈVEMENT DE Mme GYP

Le « Matin » publie sous ce titre : « Comment j'ai enlevé Mme Gyp », un long récit dans lequel Karl dont on connaît les démêlés avec M. Quesnay de Beaurepaire, reconnaît avoir, avec quatre de ses amis, procédé à l'enlèvement de la comtesse de Martel.

Suivant Karl, les ravisseurs se sont fait connaître en chemin à Mme Gyp et l'ont conduit dans la villa que possède l'un d'eux sur le plateau de Gravelle, entre Charenton et Saint-Maurice. Le récit de l'enlèvement est identique à celui fait par Mme Gyp.

Karl termine en disant qu'il est inutile de parler du but que lui et ses amis poursuivaient, puisqu'il n'a pas été atteint.

Paris, 16 juin. — Un rédacteur de la « Liberté » s'est rendu à la préfecture de police pour savoir ce qu'il y avait de vrai dans l'histoire racontée dans le « Matin », par le fumiste Karl, sur l'enlèvement de Mme de Martel.

A la préfecture, dit notre confrère, on déclare ne pas connaître un mot de cette histoire, et c'est la première fois qu'on entend prononcer le nom de Karl, à propos du mystérieux enlèvement de Gyp.

M. Cochefert, qui a lu le récit du mystificateur, déclare ne rien savoir et n'avoir aucun renseignement sur cette affaire depuis sa promenade à Charenton, en compagnie de Mme Gyp et du juge d'instruction Boucard.

« Je ne puis avoir d'opinion encore, dit en souriant le chef de la sûreté, sur ce conte, mais cela ne me paraît pas bien sérieux. »

C'est par un éclat de rire que répond également le préfet de police, qui nous indique clairement qu'il n'y a pas lieu de prendre au sérieux les fantaisies de Karl.

Il reste à savoir si M. Boucard, juge d'instruction, prendra la chose aussi gaiement.

MORT DU PRINCE DE JOINVILLE

Paris, 16 juin. — Le prince de Joinville est mort cette après-midi, à une heure, en son hôtel de l'avenue d'Antin. Il a succombé aux suites d'une pneumonie qui le tenait alité depuis deux mois environ.

Il était né en 1818, et était le troisième fils du roi Louis-Philippe.

Promu lieutenant de vaisseau en 1836, il fut envoyé en Afrique l'année suivante pour prendre part à l'expédition de Constantine.

En 1838, il prend part à l'expédition du Mexique, sous l'amiral Baudin. Il y joue un rôle important, commandant de la corvette la « Créole », c'est lui qui dirige, avec intrépidité, l'attaque contre le fort de Saint-Jean d'Ulloa, qui est emporté. Quelques jours plus tard, il entrait de vive force, dans Vera-Cruz, et faisait prisonnier de sa main, le général Arista. Ce fait d'armes lui valut la croix de la Légion d'honneur et le grade de capitaine de vaisseau.

En 1840, il fut chargé par le roi, son père, d'aller chercher à Sainte-Hélène, les cendres de Napoléon. Partie de Toulon le 7 juillet, la « Belle Poule » mouillait le 30 novembre à Cherbourg, ayant à bord le glorieux fardeau.

Après diverses croisières, le prince se rendit au Brésil en 1843, où il épousa la princesse Francesca de Bragance, sœur de l'empereur don Pedro II.

En 1844, il commanda, comme contre-amiral, l'expédition contre le Maroc, bombarda Tanger puis Mogador.

Lorsqu'éclata la Révolution de 1848, le prince donna sa démission et se retira à Londres.

Le prince s'ensevelit dès lors dans la retraite et se consacra à l'étude. Cependant, en 1861, il passa aux Etats-Unis, au moment de la guerre de Sécession, avec son fils, le duc de Penthièvre et ses neveux, le comte de Paris et le duc de Chartres, qui furent attachés à l'Etat-Major du général Mac-Clellan. On sait quel fut le rôle des princes dans cette guerre, et la part qu'ils prirent aux succès des Fédéralistes.

En 1870, le prince de Joinville voulut prêter à la France en péril, le concours de son épée. Mais la défiance de Gambetta l'écarta. Toutefois, sous le nom de colonel Eutherod, il servit un moment à l'armée de la Loire, commandée par d'Aurelles de Paladine. En 1871, il fut élu à l'Assemblée nationale pour la Moselle et la Haute-Marne. Son élection fut validée, après l'abrogation des lois d'exil contre les Bourbons.

A Versailles, le prince siégea au Centre droit, vota en 1873 contre M. Thiers et se prononça pour le septennat du maréchal de Mac-Mahon.

Sa carrière politique prit fin en 1876 par son refus d'accepter tout nouveau mandat. Le prince rentra dans la vie privée d'où il n'est pas sorti depuis.

TERRIBLE ACCIDENT DE TRAMWAY A PARIS

Un mort. — Nombreux blessés

Paris, 16 juin. à heures 25. — La préfecture de police vient d'être informée qu'un tramway électrique allant de Passy à l'Hôtel-de-Ville s'est emballé et a fait un certain nombre de victimes.

Le tramway, parti de l'Hôtel-de-Ville avait stoppé à la station du Trocadéro. Le mécanicien s'était écarté de son poste pour causer avec un camarade. Tout à coup, et on ne sait encore comment, le frein fut déclanché et le véhicule partit à grande vitesse sans mécanicien. Il parcourut à une vitesse grandissante et finalement désordonnée, l'avenue du Trocadéro qui présente une grande déclivité.

La voiture descendit jusqu'à l'intersection de l'avenue du Trocadéro e tde la place de l'Alma, renversant tout sur son passage. Un fiacre fut réduit en miettes, deux personnes qui s'y trouvaient furent grièvement blessées ; le cocher lui aussi, est dans un état grave.

Devant l'immeuble numéro 2 de l'avenue du Trocadéro, le tramway dérailla, monta sur le trottoir et se jeta avec une violence inouïe, contre un énorme platane qu'il renversa. Les voyageurs poussaient des cris d'effroi ; l'anxiété était grande dans la foule qui assistait à ce terrible accident ; dix personnes, qui se trouvaient dans le véhicule furent blessées dont quelques-unes ont dû être transportées à l'hôpital. On sait maintenant qu'un de ces blessés a succombé. Il s'agit d'un docteur, M. Mayenfich, de nationalité suisse.

SITUATION INDUSTRIELLE ET COMMERCIALE de ROUBAIX-TOURCOING

Roubaix-Tourcoing, 16 juin.

Les renseignements qui nous parviennent de la fabrique, accusent toujours la même situation d'un calme persistant. L'échantillonnage de draperie d'été est terminé et a été présenté aux acheteurs qui se tiennent fort sur la réserve. Dans le négoce des tissus, on signale une bonne animation.

Dans le commerce de laines, on a baissé, cette semaine, de vingt centimes environ au marché à terme : toutefois la tendance est soutenue en clôture ; on a enregistré 1.475.000 kilos.

En disponible, les affaires sont mauvaises : les fluctuations du terme n'engagent pas, assure-t-on, la consommation à opérer.

LE GÉNÉRAL ROGET

Double chute de cheval. — Le général grièvement blessé

Belfort, 16 juin. — Hier, au cours de manœuvres exécutées par le 35e de ligne, dans les fortifications de la ville, le général Roget, qui dirigeait ces manœuvres, est tombé deux fois de cheval.

La première fois, il ne s'est fait que peu de mal ; mais la seconde fois il s'est grièvement blessé.

Le général Roget a été transporté à son domicile par les soins du général Hagron, qui l'accompagnait.

L'émotion a été vive en ville quand on a connu l'accident dont avait été victime le général Roget, qui jouit à Belfort de l'estime et de la sympathie de toute la population.

Aux dernières nouvelles on assure que quoique graves les blessures du général ne mettent point sa vie en danger.

LE VOYAGE DU SHAH DE PERSE

Le « Journal » publie une conversation qu'a eue, à Contrexéville, l'un de ses rédacteurs avec Mirza-Nezam, ministre des travaux publics en Perse. Le ministre a dit, entre autres choses :

« Le voyage qu'a entrepris Sa Majesté, et auquel

LE SHAH DE PERSE

j'ai pris part avec elle, est en quelque sorte une immense tournée d'études. Nous irons avec le Souverain, quand sa cure sera terminée, à Saint-Pétersbourg, puis en Belgique, en Hollande. Nous visiterons l'Exposition au mois d'août et nous nous rendrons un peu plus tard en Italie et en Allemagne. Le shah veut voir, juger, comparer, étudier par lui-même les nations européennes.

« Notre voyage durera en tout plus de quatre mois. »

LE CONSEIL SUPÉRIEUR DU TRAVAIL

La saisie-arrêt des salaires

Paris, 16 juin. — Dans sa séance d'aujourd'hui, le conseil supérieur du travail a discuté, sous la présidence de M. Millerand, ministre du commerce, la question de la saisie-arrêt des salaires des ouvriers et employés.

Après une longue discussion, il a décidé, à l'unanimité, qu'il y avait lieu de réformer le régime actuel créé par la loi de 1895, et il s'est prononcé en faveur de la disposition suivante :

Il y a lieu de déclarer insaisissable et incessible :

1° Les salaires des ouvriers et des gens de service ;

2° Les appointements ou traitements des employés ou commis et des fonctionnaires qui ne dépassent pas 3.000 francs par an, sauf en ce qui concerne les dettes alimentaires prévues par les articles 203 et suivants du Code civil.

L'insaisissabilité et l'incessibilité des salaires et traitements ont été, par un vote spécial, expressément étendus aux dettes relatives aux loyers, à l'alimentation, etc. Le conseil supérieur a enfin adopté le vœu suivant qui a été proposé par M. Jaurès :

« Le conseil supérieur du travail, après avoir voté l'insaisissabilité et l'incessibilité des salaires, exprime le vœu que des institutions de solidarité sociale, au point de vue du placement, du logement et du chômage fonctionnent au profit des ouvriers. »

LA RÉVOLTE DES ACHANTIS

La situation s'aggrave. — L'impuissance de Anglais à réprimer la rébellion

La situation au pays des Achantis devient de plus en plus grave. Le gouvernement anglais s'efforce visiblement d'atténuer les mauvaises nouvelles. Toutefois les télégrammes privés ne laissent plus aucun doute que les forces anglaises actuellement dans la colonie sont dans l'impossibilité complète de réprimer la rébellion. Voici notamment une importante dépêche de Londres :

« La situation est excessivement grave à la côte d'Or. Dix mille Achantis et 300 Nekoranses ont joint les Achantis rebelles. La garnison anglaise de Coumassie a été battue par le général insurgé Asmuah. Huit cents Achantis occupent Akrokeri. Le gouvernement anglais a télégraphié au Colonial Office, demandant des renforts d'urgence. »

Echec d'une colonne anglaise

Cape-Coast-Castle, 15 juin. — Le capitaine Mellis avançant de Fumsu à Kwissa, a rencontré l'ennemi près des collines Monsi. Il y a eu un tué et sept blessés. Des renforts ont été envoyés pour aider les Européens, qui occupent une forte position, pour la défense des mines d'or d'Obnassi.

LA GUERRE DANS LE SUD DE L'AFRIQUE

Londres, 16 juin. — Le général Buller est occupé à déblayer le tunnel de Laing's Neck pour permettre le passage des trains dès demain. Il a trouvé sous le tunnel de grandes munitions appartenant aux Boers.

Les nouvelles du Transvaal ne sont pas très favorables. Les Boers se concentrent à Ermelo.

Le bruit court que M. Rose Innes aurait accepté la mission de constituer un nouveau cabinet au Cap. Le War Office ne publie aucun télégramme.

LES ÉVÉNEMENTS DE CHINE

Nouvelles sensationnelles

Les journaux londoniens publient les dépêches suivantes :

« Tien-Tsin, 16 juin. — Des nouvelles de Pékin affirment que des nombreux indigènes convertis et les Boxers dans le quartier est.

Tien-Tsin, 16 juin. — La cathédrale catholique de Pékin a été brûlée.

Washington, 16 juin. — Des informations officielles confirment le bruit que la légation japonaise à Pékin a été brûlée.

Les dernières nouvelles que nous recevons sont des plus sensationnelles. On télégraphie, en effet, de Hong-Kong à l'« Agence nationale » que, d'après une dépêche de Tien-Tsin, toutes les légations étrangères à Pékin ont été détruites, et le ministre d'Allemagne a été assassiné.

Le bâtiment anglais « Barfleur » est parti immédiatement au reçu de cette nouvelle. Il a été suivi presque aussitôt par le navire « Grible », qui transporte 400 hommes.

Au ministère des affaires étrangères on a reçu aucune nouvelle pouvant faire croire à l'exactitude de cette nouvelle.

LETTRES D'UN OUVRIER

NEUVIÈME LETTRE

Le syndicat professionnel

Monsieur le Directeur
du « Journal de Roubaix »

Laissez-moi vous exposer aujourd'hui mon sentiment sur l'idée de l'organisation ouvrière en associations professionnelles. Il est maintenant peu de travailleurs qui n'admettent la nécessité de cette organisation et chaque jour nous entendons des camarades dire : « Tant que nous ne formerons pas des syndicats, nous n'arriverons pas à améliorer notre sort ». Et ils prévoient en même temps que la plus grande faute serait d'y admettre des discussions politiques qui divisent. Il faut avant tout, chacun le sait, un syndicat où l'on s'occupe sérieusement et exclusivement des questions professionnelles. C'est le seul moyen de maintenir l'entente et l'union. A cette condition, l'ouvrier pourrait élever la voix, se faire entendre et se faire respecter.

Ce n'est pas tout : pour former un syndicat, il faut connaître le terrain sur lequel on veut s'unir et la façon dont doivent être présentées les différentes réclamations, pour éviter autant que possible les conflits qui, bien souvent, nuisent aux deux facteurs de la production. Il importe de conduire « le mouvement ouvrier » avec modération, et cela sous peine de tomber dans des écarts irréparables. C'est ce qu'ont bien compris et fidèlement appliqué les fondateurs des « Trades Unions » en écartant de leurs associations les politiciens et les commis voyageurs en grèves. Je me propose du reste, pour terminer cette étude, de mettre en lumière les causes réelles qui ont déterminé le succès des syndicats anglais, mais auparavant je veux exposer la nature et l'objet d'une véritable organisation ouvrière.

Le syndicat professionnel est une association ayant pour but de promouvoir le progrès de la profession ; j'entends surtout l'amélioration du contrat du travail, en vue premièrement du relèvement de la condition des ouvriers et deuxièmement de la prospérité de l'industrie elle-même. Ces deux points ne peuvent se séparer : ils sont étroitement liés, quoique distincts. Tel est le but que doit poursuivre le syndicat vraiment professionnel.

Pour que ce but soit atteint, il est indispensable que les travailleurs attachés aux branches diverses d'une industrie soient groupés en sections distinctes, attendu que leurs intérêts sont différents. L'industrie textile, par exemple, se subdiviserait en plusieurs branches avec des connaissances et des intérêts distincts. Il est évident que le tisserand ne peut raisonner sur la marche générale d'une filature ; et réciproquement le fileur n'est guère compétent dans les questions de tissage. Autres les intérêts du peigneur, autres ceux du trieur.

Les ouvriers de chacune de ces catégories peuvent seuls rechercher les moyens à prendre pour le relèvement de leur propre condition ; seuls ils peuvent indiquer les abus spéciaux à leur partie et les remèdes à y apporter. Il est de tout intérêt, pour l'industrie elle-même, que chaque branche soit syndiquée séparément, par la raison que cette division évitera la confusion entre les intérêts de chacune avec les intérêts généraux. Cependant, si ces syndicats sont séparés d'identité, ils ont une cohésion analogique, et j'admets volontiers qu'ils soient réunis en fédérations régionales et nationale pour régler, en assemblée plénière, les questions plus générales, qui demandent l'intervention des pouvoirs publics. Mais là se fait surtout sentir la nécessité d'écarter, avec soin, les individualités trop rémuantes, celles qui se font un piédestal des revendications ouvrières pour satisfaire leur ambition personnelle. Leur action serait néfaste à la communauté, dont elles compromettraient la cause en sacrifiant ses intérêts. L'association professionnelle se trouverait, par eux, détournée de son but et pour jamais déconsidérée devant l'opinion publique, devant même la masse ouvrière.

Par cela même que le syndicat professionnel doit avoir pour objet la discussion et la sauvegarde du contrat de travail, nous concevons le syndicat comme devant se composer d'un élément patronal, d'un élément ouvrier et être représenté par une commission mixte permanente. Toutefois un syndicat purement ouvrier ne laissera pas de faire de la bonne besogne et continuera à mériter le titre d'association professionnelle s'il poursuit sérieusement le double but exposé plus haut, savoir : 1° le relèvement de la condition des ouvriers, 2° la prospérité de l'industrie, le tout par l'amélioration du contrat de travail.

Quoi qu'il en soit, du reste, de la composition du syndicat professionnel, qu'il soit complet et pourvu des trois éléments ou qu'il soit simplement ouvrier, il devra, pour remplir sa mission, 1° la connaître, 2° la vouloir, 3° l'entreprendre. Voilà des mots, dire-